**Acte I, Scène première**

*PHILINTE, ALCESTE.*

**PHILINTE**

Qu’est-ce donc ? Qu’avez-vous ?

**ALCESTE,**

*assis.*

Laissez-moi, je vous prie.

**PHILINTE**

Mais encor, dites-moi, quelle bizarrerie…

**ALCESTE**

Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

**PHILINTE**

Mais on entend les gens au moins sans se fâcher.

**ALCESTE**

Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

**PHILINTE**

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre ;

Et, quoique amis enfin, je suis tous des premiers…

**ALCESTE,**

*se levant brusquement.*

Moi, votre ami ? Rayez cela de vos papiers.

J’ai fait jusques ici profession de l’être ;

Mais, après ce qu’en vous je viens de voir paraître,

Je vous déclare net que je ne le suis plus,

Et ne veux nulle place en des coeurs corrompus.

**PHILINTE**

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte ?

**ALCESTE**

Allez, vous devriez mourir de pure honte ;

Une telle action ne saurait s’excuser,

Et tout homme d’honneur s’en doit scandaliser.

Je vous vois accabler un homme de caresses,

Et témoigner pour lui les dernières tendresses ;

De protestations, d’offres, et de serments,

Vous chargez la fureur de vos embrassements :

Et quand je vous demande après quel est cet homme,

À peine pouvez-vous dire comme il se nomme ;

Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,

Et vous me le traitez, à moi, d’indifférent !

Morbleu ! c’est une chose indigne, lâche, infâme,

De s’abaisser ainsi jusqu’à trahir son âme ;

Et si, par un malheur, j’en avais fait autant,

Je m’irais, de regret, pendre tout à l’instant.

**PHILINTE**

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable ;

Et je vous supplierai d’avoir pour agréable,

Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt,

Et ne me pende pas pour cela, s’il vous plaît.

**ALCESTE**

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce !

**PHILINTE**

Mais, sérieusement, que voulez-vous qu’on fasse ?

**ALCESTE**

Je veux qu’on soit sincère, et qu’en homme d’honneur

On ne lâche aucun mot qui ne parte du coeur.

**PHILINTE**

Lorsqu’un homme vous vient embrasser avec joie,

Il faut bien le payer de la même monnoie,

Répondre, comme on peut, à ses empressements,

Et rendre offre pour offre, et serments pour serments.

**ALCESTE**

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode

Qu’affectent la plupart de vos gens à la mode ;

Et je ne hais rien tant que les contorsions

De tous ces grands faiseurs de protestations,

Ces affables donneurs d’embrassades frivoles,

Ces obligeants diseurs d’inutiles paroles,

Qui de civilités avec tous font combat,

Et traitent du même air l’honnête homme et le fat.

Quel avantage a-t-on qu’un homme vous caresse,

Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,

Et vous fasse de vous un éloge éclatant,

Lorsque au premier faquin il court en faire autant ?

Non, non, il n’est point d’âme un peu bien située

Qui veuille d’une estime ainsi prostituée ;

Et la plus glorieuse a des régals peu chers

Dès qu’on voit qu’on nous mêle avec tout l’univers :

Sur quelque préférence une estime se fonde,

Et c’est n’estimer rien qu’estimer tout le monde.

Puisque vous y donnez dans ces vices du temps,

Morbleu ! vous n’êtes pas pour être de mes gens ;

Je refuse d’un coeur la vaste complaisance

Qui ne fait de mérite aucune différence ;

Je veux qu’on me distingue ; et, pour le trancher net,

L’ami du genre humain n’est point du tout mon fait.

**PHILINTE**

Mais quand on est du monde, il faut bien que l’on rende

Quelques dehors civils que l’usage demande.

**ALCESTE**

Non, vous dis-je ; on devrait châtier sans pitié

Ce commerce honteux de semblants d’amitié.

Je veux que l’on soit homme, et qu’en toute rencontre

Le fond de notre coeur dans nos discours se montre,

Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments

Ne se masquent jamais sous de vains compliments.

**PHILINTE**

Il est bien des endroits où la pleine franchise

Deviendrait ridicule, et serait peu permise ;

Et parfois, n’en déplaise à votre austère honneur,

Il est bon de cacher ce qu’on a dans le coeur.

Serait-il à propos, et de la bienséance,

De dire à mille gens tout ce que d’eux on pense ?

Et quand on a quelqu’un qu’on hait ou qui déplaît

Lui doit-on déclarer la chose comme elle est ?

**ALCESTE**

Oui.

**PHILINTE**

Quoi ! vous iriez dire à la vieille Émilie

Qu’à son âge il sied mal de faire la jolie ?

Et que le blanc qu’elle a scandalise chacun ?

**ALCESTE**

Sans doute.

**PHILINTE**

À Dorilas, qu’il est trop importun ;

Et qu’il n’est à la cour, oreille qu’il ne lasse

À conter sa bravoure et l’éclat de sa race ?

**ALCESTE**

Fort bien.

**PHILINTE**

Vous vous moquez.

**ALCESTE**

Je ne me moque point.

Et je vais n’épargner personne sur ce point.

Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville

Ne m’offrent rien qu’objets à m’échauffer la bile ;

J’entre en une humeur noire, en un chagrin profond,

Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font ;

Je ne trouve partout que lâche flatterie,

Qu’injustice, intérêt, trahison, fourberie ;

Je n’y puis plus tenir, j’enrage ; et mon dessein

Est de rompre en visière à tout le genre humain.

**PHILINTE**

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage.

Je ris des noirs accès où je vous envisage,

Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins nourris,

Ces deux frères que peint l’École des maris,

Dont…

**ALCESTE**

Mon Dieu ! laissons là, vos comparaisons fades.

**PHILINTE**

Non : tout de bon, quittez toutes ces incartades.

Le monde par vos soins ne se changera pas :

Et puisque la franchise a pour vous tant d’appas,

Je vous dirai tout franc que cette maladie,

Partout où vous allez donne la comédie ;

Et qu’un si grand courroux contre les moeurs du temps

Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

**ALCESTE**

Tant mieux, morbleu ! tant mieux, c’est ce que je demande.

Ce m’est un fort bon signe, et ma joie en est grande.

Tous les hommes me sont à tel point odieux,

Que je serais fâché d’être sage à leurs yeux.

**PHILINTE**

Vous voulez un grand mal à la nature humaine.

**ALCESTE**

Oui, j’ai conçu pour elle une effroyable haine.

**PHILINTE**

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,

Seront enveloppés dans cette aversion ?

Encore en est-il bien, dans le siècle où nous sommes…

**ALCESTE**

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes :

Les uns, parce qu’ils sont méchants et malfaisants,

Et les autres, pour être aux méchants complaisants,

Et n’avoir pas pour eux ces haines vigoureuses

Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

De cette complaisance on voit l’injuste excès

Pour le franc scélérat avec qui j’ai procès.

Au travers de son masque on voit à plein le traître ;

Partout il est connu pour tout ce qu’il peut être ;

Et ses roulements d’yeux, et son ton radouci,

N’imposent qu’à des gens qui ne sont point d’ici.

On sait que ce pied-plat, digne qu’on le confonde,

Par de sales emplois s’est poussé dans le monde,

Et que par eux son sort, de splendeur revêtu,

Fait gronder le mérite et rougir la vertu.

Quelques titres honteux qu’en tous lieux on lui donne,

Son misérable honneur ne voit pour lui personne :

Nommez-le fourbe, infâme, et scélérat maudit,

Tout le monde en convient, et nul n’y contredit.

Cependant sa grimace est partout bienvenue ;

On l’accueille, on lui rit, partout il s’insinue ;

Et s’il est, par la brigue, un rang à disputer,

Sur le plus honnête homme on le voit l’emporter.

Têtebleu ! ce me sont de mortelles blessures,

De voir qu’avec le vice on garde des mesures ;

Et parfois il me prend des mouvements soudains

De fuir dans un désert l’approche des humains.

**PHILINTE**

Mon Dieu ! des moeurs du temps mettons-nous moins en peine,

Et faisons un peu grâce à la nature humaine ;

Ne l’examinons point dans la grande rigueur,

Et voyons ses défauts avec quelque douceur.

Il faut, parmi le monde, une vertu traitable ;

À force de sagesse, on peut être blâmable ;

La parfaite raison fuit toute extrémité,

Et veut que l’on soit sage avec sobriété.

Cette grande raideur des vertus des vieux âges

Heurte trop notre siècle et les communs usages ;

Elle veut aux mortels trop de perfection :

Il faut fléchir au temps sans obstination ;

Et c’est une folie à nulle autre seconde,

De vouloir se mêler de corriger le monde.

J’observe, comme vous, cent choses tous les jours,

Qui pourraient mieux aller, prenant un autre cours ;

Mais quoi qu’à chaque pas je puisse voir paraître,

En courroux comme vous, on ne me voit point être ;

Je prends tout doucement les hommes comme ils sont ;

J’accoutume mon âme à souffrir ce qu’ils font,

Et je crois qu’à la cour, de même qu’à la ville,

Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

**ALCESTE**

Mais ce flegme, Monsieur, qui raisonnez si bien,

Ce flegme pourra-t-il ne s’échauffer de rien ?

Et s’il faut, par hasard, qu’un ami vous trahisse,

Que, pour avoir vos biens, on dresse un artifice,

Ou qu’on tâche à semer de méchants bruits de vous,

Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux ?

**PHILINTE**

Oui, je vois ces défauts, dont votre âme murmure,

Comme vices unis à l’humaine nature ;

Et mon esprit enfin n’est pas plus offensé

De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,

Que de voir des vautours affamés de carnage,

Des singes malfaisants, et des loups pleins de rage.

**ALCESTE**

Je me verrai trahir, mettre en pièces, voler,

Sans que je sois… Morbleu ! je ne veux point parler,

Tant ce raisonnement est plein d’impertinence !

**PHILINTE**

Ma foi, vous ferez bien de garder le silence.

Contre votre partie éclatez un peu moins,

Et donnez au procès une part de vos soins.

**ALCESTE**

Je n’en donnerai point, c’est une chose dite.

**PHILINTE**

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite ?

**ALCESTE**

Qui je veux ? La raison, mon bon droit, l’équité.

**PHILINTE**

Aucun juge par vous ne sera visité ?

**ALCESTE**

Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse ?

**PHILINTE**

J’en demeure d’accord : mais la brigue est fâcheuse,

Et…

**ALCESTE**

Non. J’ai résolu de n’en pas faire un pas.

J’ai tort, ou j’ai raison.

**PHILINTE**

Ne vous y fiez pas.

**ALCESTE**

Je ne remuerai point.

**PHILINTE**

Votre partie est forte.

Et peut, par sa cabale, entraîner…

**ALCESTE**

Il n’importe.

**PHILINTE**

Vous vous tromperez.

**ALCESTE**

Soit. J’en veux voir le succès.

**PHILINTE**

Mais…

**ALCESTE**

J’aurai le plaisir de perdre mon procès.

**PHILINTE**

Mais enfin…

**ALCESTE**

Je verrai dans cette plaiderie

Si les hommes auront assez d’effronterie,

Seront assez méchants, scélérats, et pervers,

Pour me faire injustice aux yeux de l’univers.

**PHILINTE**

Quel homme !

**ALCESTE**

Je voudrais, m’en coutât-il grand’chose

Pour la beauté du fait, avoir perdu ma cause.

**PHILINTE**

On se rirait de vous, Alceste, tout de bon,

Si l’on vous entendait parler de la façon.

**ALCESTE**

Tant pis pour qui rirait.

**PHILINTE**

Mais cette rectitude

Que vous voulez en tout avec exactitude,

Cette pleine droiture où vous vous renfermez,

La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez ?

Je m’étonne, pour moi, qu’étant, comme il le semble,

Vous et le genre humain, si fort brouillés ensemble,

Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,

Vous ayez pris chez lui ce qui charme vos yeux ;

Et ce qui me surprend encore davantage,

C’est cet étrange choix où votre coeur s’engage.

La sincère Éliante a du penchant pour vous,

La prude Arsinoé vous voit d’un oeil fort doux ;

Cependant à leurs voeux votre âme se refuse,

Tandis qu’en ses liens Célimène l’amuse,

De qui l’humeur coquette et l’esprit médisant

Semblent si fort donner dans les moeurs d’à présent.

D’où vient que, leur portant une haine mortelle,

Vous pouvez bien souffrir ce qu’en tient cette belle ?

Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux ?

Ne les voyez-vous pas, ou les excusez-vous ?

**ALCESTE**

Non. L’amour que je sens pour cette jeune veuve

Ne ferme point mes yeux aux défauts qu’on lui treuve ;

Et je suis, quelque ardeur qu’elle m’ait pu donner,

Le premier à les voir, comme à les condamner.

Mais avec tout cela, quoi que je puisse faire,

Je confesse mon faible : elle a l’art de me plaire.

J’ai beau voir ses défauts, et j’ai beau l’en blâmer,

En dépit qu’on en ait, elle se fait aimer ;

Sa grâce est la plus forte ; et sans doute ma flamme

De ces vices du temps pourra purger son âme.

**PHILINTE**

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.

Vous croyez être donc aimé d’elle ?

**ALCESTE**

Oui, parbleu !

Je ne l’aimerais pas, si je ne croyais l’être.

**PHILINTE**

Mais si son amitié pour vous se fait paraître,

D’où vient que vos rivaux vous causent de l’ennui ?

**ALCESTE**

C’est qu’un coeur bien atteint veut qu’on soit tout à lui.

Et je ne viens ici qu’à dessein de lui dire

Tout ce que là-dessus ma passion m’inspire.

**PHILINTE**

Pour moi, si je n’avais qu’à former des désirs,

Sa cousine Éliante aurait tous mes soupirs :

Son coeur, qui vous estime, est solide et sincère,

Et ce choix plus conforme était mieux votre affaire.

**ALCESTE**

Il est vrai : ma raison me le dit chaque jour ;

Mais la raison n’est pas ce qui règle l’amour.

**PHILINTE**

Je crains fort pour vos feux ; et l’espoir où vous êtes,

Pourrait…

Molière, *Le Misanthrope* (1666)